

PROBLEMATIQUE : Quelle image de la misère l'auteur propose-t-il dans son texte ?	
	<p>I. Le noble Montaigne face à l'enfant « amassant des moules emmi la voirie » : un exemple de misère populaire et concrète</p> <p style="text-align: right;"><i>Lignes 1 à 7</i></p>
LES ELEMENTS DU TEXTE	<p style="text-align: center;">PRESENTATION DE LA MICRO-SEQUENCE 4 : « L'ECRIVAIN FACE A LA MISERE »</p> <p>Cet ensemble de trois extraits littéraires forme un groupe hétérogène de textes, tant par la diversité de la nature des passages convoqués (un extrait d'essai, un ensemble de trois paragraphes de réflexion, une description géographique et sociale) que par les auteurs de ces derniers : Montaigne est un écrivain-philosophe de l'humanisme du XVI^e siècle ; La Bruyère est un portraitiste du classicisme louis-quatorzième ; Louis-Sébastien Mercier est un écrivain-voyageur, déjà sociologue, de la fin des Lumières.</p> <p style="text-align: center;">Pourquoi donc rapprocher ces trois textes ?</p> <p>D'abord, parce qu'ils sont, tous les trois, <u>des réflexions sur une thématique commune : la misère</u> (en latin, « miser » désigne celui qui « fait pitié », qui est « triste, malheureux »). Il s'agit, à chaque fois, dans les extraits, de voir comment l'écrivain se confronte à ce monde qui lui est apparemment étranger, sur lequel il va porter un regard éloigné. A partir d'un exemple souvent concret (des serveurs qui ramassent des moules ; des pauvres paysans qui n'ont pas assez à manger ; des habitants d'un quartier sans soleil), les auteurs en tirent des réflexions à portée plus générale sur la nature humaine.</p> <p><u>Ce regard éloigné, qui se veut volontiers réflexif, philosophique</u>, est donc la deuxième raison de rapprocher ces trois textes, qui partagent un même œil sur ce spectacle de la misère. Elle est l'occasion, pour l'auteur, de se confronter à un milieu dont il ignore tout (et face auquel il est même parfois <i>méprisant</i> !) et qui le force à réfléchir à la question de l'Homme.</p> <p>Ce sont donc bien trois textes d'argumentation face à un même objet d'étude : l'homme misérable. On pourra rapprocher utilement ces textes de la LA 9 (<i>Lettres persanes</i>), dans laquelle Rica fait face à un pauvre alchimiste fou, perdu dans son appartement « ouvert aux quatre vents » et misérable...</p> <p style="text-align: center;">La misère est un terrifiant spectacle pour la réflexion littéraire et philosophique...</p>
	<p>Les sept premières lignes du texte, très court, de Montaigne (extrait du chapitre final de son œuvre <i>Les Essais</i>, portant sur « l'expérience » et les manières, pour l'Homme, d'acquérir des connaissances), se centrent sur une anecdote.</p> <p>Comme souvent chez l'écrivain-philosophe, la réflexion part d'un exemple concret pour atteindre ensuite l'universelle condition.</p> <p>Ici, dans les sept premières lignes du texte, Montaigne va s'intéresser à des figures populaires de jeunes personnes (« <i>des enfants</i> », l. 2) qui ont été à son service, afin de montrer à son lecteur l'effet puissant de l'habitude dans l'Homme.</p>
	<p>II. La misère comme source de réflexion générale : Montaigne, philosophe critique des habitudes humaines</p> <p style="text-align: right;"><i>Lignes 7 à 14 (fin)</i></p> <p>Peu à peu, on voit donc que cet exemple particulier de l'enfant misérable, « <i>emmi la voirie</i> » (l. 4), va donner lieu à une réflexion plus générale sur les habitudes qui gouvernent les Hommes. On le voit déjà avec le changement induit par les variations de déterminants et de pronoms dans le texte : on passait des déterminants et pronoms indéfinis (« <i>des enfants</i> », l. 2 ; et « <i>j'en trouvai un</i> », l. 4 : on ne connaît pas leur nom, leur identité reste bien floue...) à des déterminants définis, sur des grandes notions philosophiques (« <i>la saveur</i> », « <i>l'indigence</i> », « <i>les gueux</i> », « <i>les riches</i> », « <i>l'accoutumance</i> »....).</p> <p>Montaigne va ici se faire le penseur des habitudes humaines, à partir de cet exemple concret de misère populaire.</p> <p>Il ne s'agit plus de réfléchir à l'indigence, à la pauvreté, mais bien plutôt, en mêlant tout ensemble « <i>les gueux</i> » (l. 5) et « <i>les riches</i> » (l. 6, qui sont finalement pareils pour cela !), aux habitudes humaines.</p> <p>Ainsi, en employant des mots synonymes (« <i>l'accoutumance</i> », « <i>l'habitude</i> », « <i>ordonnance et discipline</i> »), Montaigne va montrer à quel point il est bon, pour l'Homme, d'empêcher sa « <i>vigueur</i> » de « <i>moisir et s'apoltronnir</i> » (l. 12-13). Il ne faut pas rester dans sa vieille habitude, et à la « <i>forme qu'il lui plaît</i> » (l. 7), comme ces miséreux qui retournent dans la rue pour mendier et manger, mais bien toujours chercher à varier.</p> <p>C'est peut-être ici les maîtres mots du texte : l'habitude n'est bonne que quand elle nous conduit « <i>au changement (...) et à la variation</i> » (l. 9).</p> <p>Ainsi, Montaigne partait d'un exemple concret et simple (un pauvre enfant) pour arriver à une morale universelle, qu'il va reprendre à son compte en exhibant sa propre personne et en s'appuyant, face aux lecteurs, sur sa propre expérience : « <i>la meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'être flexible et peu opiniâtre</i> » (l. 10).</p> <p>En effet, la fin de l'extrait (lignes 10 à 14) est recentrée autour de la figure personnelle de l'auteur, qui va revenir sur ses propres habitudes et montrer combien il est bon de ne pas être pris dans des coutumes et des habitudes qui nous raidissent, nous font « <i>moisir</i> » et « <i>apoltronnir</i> » notre vigueur.</p> <p>Ici, Montaigne devient donc un moraliste (il va évoquer les mœurs, et prêcher une nouvelle morale de vivre) : il donne des conseils à son lecteur en s'appuyant sur son expérience propre. On le remarque notamment avec l'utilisation renforcée de la première personne du singulier (« <i>je m'en détourne et je me coule...</i> »), du présent de vérité générale (« <i>j'ai</i></p>

L'idée générale du texte est donc de montrer à quel point on peut être parfois obnubilé par nos habitudes, quitte à préférer rester dans la misère quand on pourrait mener une vie peut-être plus confortable (à savoir, ici, entrer au service de Montaigne, gentilhomme noble lui-même).

Ainsi, le texte commence par un verbe à l'impératif (« regardez », l. 1) qui est une invitation faite par le philosophe à son lecteur à réfléchir, avec lui (marques de la première personne du singulier : « mes valets », « la mienne », « ma force », « ma forme », « je sais », « m'en servir », « j'en trouvai », lignes 1-4) à ces exemples d'hommes miséreux pris dans leurs habitudes.

Il est donc question de ces « valets à bras » (l'auteur insiste, avec cette dénomination, sur leur physique : ils sont avant tout des « bras », pour lui !), bien « éloigné » (l. 2) de la « force » et « forme » de Montaigne : ici, la paronomase « force / forme » permet d'insister sur la distinction qui existe entre Montaigne et ses serviteurs !

En rapprochant implicitement ces personnes des « Scythes » et des « Indes » (l. 1), Montaigne force le trait, exagère en allant chercher des comparaisons bien lointaines, pour marquer, de manière accentuée, la différence entre son monde à lui (un monde social de noblesse) et l'univers, voire même la « vie » (l. 1) toute entière, de ses « valets à bras ».

Il semble ainsi se placer du côté du savoir, de la connaissance (« je sais avoir retiré... », l. 2), quand les valets sont du côté de la « force » physique.

C'est tout ce que cherche à montrer l'exemple de l'enfant qui « amass[ait] des moules, emmi la voirie, pour son dîner » (l. 3-4) : ce spectacle pathétique est d'ailleurs renforcé par le groupe ternaire des éléments qu'a quitté cet enfant (« m'ont quitté, et ma cuisine, et leur livrée », avec une polysyndète qui répète la conjonction de coordination « et »).

Le lecteur doit se trouver choqué de la différence entre le confort de la vie de Montaigne (qu'il propose à ses serviteurs : « cuisine / livrée ») et la « première vie » (l. 3) de ces hommes miséreux.

Montaigne fixe ainsi une image de sauvage quasiment originel (« première vie », comme s'il s'agissait des « premiers hommes »), pris dans une posture pitoyable (qui ramasse des « moules, emmi la voirie » pour son dîner – ce n'est ni plus ni moins qu'une scène de mendiant faisant tout pour trouver à manger).

Cependant, à partir de la ligne 5, le texte va prendre un chemin nouveau et original : il ne s'agit plus seulement de montrer la différence entre la vie confortable de Montaigne, noble, et la vie sauvage de ces « valets à bras » !

Montaigne souhaite montrer à quel point on peut parfois être pris dans ses habitudes, même celles qui nous paraissent le plus étrange, le plus inconfortable ; c'est ce dont souhaite témoigner le philosophe avec la double expression antithétique : « la saveur et douceur qu'il trouvait en l'indigence » (l. 5).

des inclinations », des verbes à portée déontique (relatifs à une obligation morale : « un jeune homme doit... », « les sages disent qu'il nous faut planter à la meilleure... », l. 8 et 12), des comparatifs de supériorité (« des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agréables », l. 11)...

Tout montre ainsi que cette deuxième moitié de texte est un ensemble de préceptes moraux qui forment l'existence même de Montaigne et lui ont donné un savoir sur la vie. D'ailleurs, le texte va se clore sur une formule à portée générale, qui condamne les Hommes qui ne feraient que respecter leurs habitudes, qui ne seraient conduits que « par ordonnance et discipline » (l. 14).

Au contraire, explique Montaigne, il faut éveiller « sa vigueur » et « troubler ses habitudes » (l. 12), pour ne pas être comme cet enfant qui préfère la misère et la pauvreté, parce qu'il y a été habitué, que la condition, peut-être plus agréable, de valet au service de Montaigne !

Montaigne se fait donc ici le philosophe critique des habitudes humaines : il s'agit pour lui de mener une vie qui ne soit en rien gouverné par de strictes habitudes, qui ne font que rigidifier et raidir l'être humain !

Les termes très péjoratifs « moisir et apoltronnier », qui sont des termes relatifs au vivant et au corps (moisir / apoltronnier : dans les deux cas, ce sont des exemples de dégénérescence physique et morbide), le montrent assez, à la fin du texte (l. 13).

CONCLUSION :

On voit donc que la question de la misère humaine, à travers l'exemple très concret d'un enfant qui ramasse des « moules, emmi la voirie », donne à Montaigne l'occasion d'une réflexion à portée bien plus générale sur l'humaine condition et la question, très importante pour lui, des habitudes.

Ce texte, à visée morale, qui prend appui sur l'expérience de l'auteur (le cas de l'enfant observé et l'exemple strictement personnel de Montaigne, dans la deuxième partie de l'extrait) est une forte critique de ceux qui ne seraient gouvernés que par leurs habitudes, leurs coutumes propres, et rien d'autres.

À l'image de Montaigne, il faut, au contraire, cultiver une vie qui brise les habitudes et les coutumes, et chercher à devenir « moins opiniâtre », moins têtue, à « troubler ses habitudes » - bref, à ne pas s'encroûter, dirait aujourd'hui Montaigne !

Il a tout faux, celui qui ne change pas, qui ne peut pas quitter son « train de vie » habituel – il n'est plus un Homme, mais un être qui va « moisir », qui va disparaître !

La morale de ce texte est qu'il faut à l'Homme chercher à combattre ses coutumes, qui peuvent devenir (lorsqu'elles deviennent des habitudes pesantes) des prisons qui rendent « sot et débile » (l. 13).

Montaigne montre que cet enfant pauvre a préféré retrouver ses habitudes de pauvreté (« sa première vie ») plutôt qu'être à son service. Le groupe binaire et le parallélisme de construction « par prière, ni par menace » (l. 4-5) achèvent de rendre le propos choquant, étrange. **Cet enfant miséreux est l'exemple suprême de l'être humain gouverné par ses habitudes, ses coutumes – ce que Montaigne va à présent chercher à critiquer !**